

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 14 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Edouard (suite). — VARIÉTÉS : Les glaciers; Bonne mémoire; Les tableaux de Protogène; Le roi Dagobert (suite).

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

L'AMI D'ÉDOUARD.

Le major Grudmann était un bon Hollandais, un peu lourd, un peu vaniteux, qui passait néanmoins pour ne manquer ni d'énergie, ni d'expérience.

Lors de son arrivée au Nouveau-Drontheim, quelques années auparavant, il avait un embonpoint au moins égal à celui du docteur van Stetten; mais, grâce aux chaleurs et à l'absence de toute espèce de bière dans la colonie, M. le gouverneur avait pris insensiblement l'apparence d'un grand échalas. Son vieil uniforme, déjà rétréci plusieurs fois, ballottait autour de son corps maigre, et ses bas trop larges accusaient la sécheresse extrême de ses tibias. Cependant cet éminent fonctionnaire avait un air grave et majestueux; le chapeau sur la tête, comme un prince régnant, il marchait fièrement, appuyé sur sa canne à pomme d'or, dont la pomme était perdue depuis longtemps et n'avait pas été remplacée. De l'autre main il tenait une grosse pipe d'argent dont il tirait par intervalles des tourbillons de fumée. A côté de ce dignitaire passablement grotesque, s'avancait l'autre voyageur.

Les porteurs de palanquins, après avoir déposé leurs maîtres devant la porte, s'étaient retirés sous les arbres qui ombrageaient la cour, quand Palmer se trouva en présence des visiteurs. Le major Grudmann, ôtant sa pipe de sa bouche, tendit la main au colon, et lui dit d'un ton protecteur :

« Enchanté de vous voir, monsieur Palmer... J'espère que tout va bien ici... Et les dames, et les enfants? S'il vous aviez à vous plaindre de quelqu'un ou de quelque chose, Palmer, n'oubliez jamais que le gouverneur de cette colonie vous veut du bien et vous fera rendre justice. »

Palmer, tout en répondant à ces politesses du glorieux major, introduisit ses hôtes dans le salon de cérémonie.

Cette pièce, la plus élégante et la plus riche de l'habitation, était entièrement revêtue d'un stuc merveilleux qui conserve la blancheur et le poli de la porcelaine. Des meubles de laque, des divans recouverts de superbes étoffes, des nattes précieuses semblaient être là pour le plaisir des yeux autant que pour la commodité du corps. Aux larges fenêtres était adapté, selon la mode indienne, un tissu en racine de kouskous, qui, maintenu humide, donnait à l'air du salon une fraîcheur délicate et une odeur suave; de plus, des *punkas*, espèce d'éventails gigantesques formés d'une toile tendue sur un cadre léger, étaient suspendus aux lambris et attendaient la main de l'esclave noir qui les



Le major Grudmann.

mettrait en mouvement pour agiter l'air pendant la visite. Darius, chargé habituellement de cette besogne, Ayuntamiento de Madrid

s'étant présenté pour remplir cet office, Palmer le congédia, et les punkas demeurèrent immobiles dans leur éclatante bordure de plumes de perroquet.

Palmer fit asseoir les visiteurs sur un sofa, et il s'empressait autour du gouverneur, qui paraissait très-flatté de tant de prévenance. Cependant, comme le maître de la maison donnait l'ordre de servir quelques rafraîchissements, selon l'usage du pays, M. Grudmann s'y opposa.

« Allons! Palmer, dit-il familièrement, ce n'est pas la peine de bouleverser votre maison à cause de moi! Je suis un homme tout simple et sans morgue... je n'accepterai rien.... Laissez-moi plutôt vous présenter monsieur.... M. William Smith.

« M. Smith, poursuivit le major, est arrivé ici hier par la *Gertrude*, et le capitaine, retenu à bord pour la réparation de quelques avaries, vous envoie ce *gentleman* pour vous acheter vos denrées disponibles. J'ai voulu vous amener moi-même M. Smith, qui m'est particulièrement recommandé par un de mes amis de Batavia; mais, comme je ne tiens pas à me mettre au courant des prix du camphre, du riz et de la muscade, je vais maintenant vous permettre de causer en liberté.... Aussi bien, M. Smith parle assez difficilement notre langue hollandaise, et, sans doute, lorsque je ne serai plus là, vous vous escrimerez en anglais ou en français de toutes vos forces, ce que le respect vous empêche de faire en ma présence... Je vous laisse donc. »

Et Grudmann se leva.

« Quoi! monsieur le major, demanda Palmer, nous quittez-vous déjà?

— Non, non, mais j'ai aperçu là-bas, sous le hangar, le docteur van Stetten fort occupé du fameux animal qui a pensé croquer mon petit ami Édouard, et je veux examiner de près le terrible tigre. Puis, je visiterai votre curieux jardin à la chinoise. Ne songez qu'à vos affaires, messieurs; ne vous gênez pas... Je souhaite que vous vous entendiez ensemble. »

En même temps il sortit de son pas majestueux, et on le vit bientôt traverser la cour pour rejoindre van Stetten.

MM. Palmer et Smith, restés seuls, s'occupèrent de leurs affaires. Quand ils se trouvèrent d'accord sur tous les points, ils sortirent du salon. Dans la pièce voisine ils trouvèrent van Stetten et Grudmann, qui fumaient leur pipe en buvant du grog.

« Ah ça! Palmer, dit le gouverneur, j'espère que vous assisterez demain soir à la fête que donnent les gens du pays aux marins et aux passagers de la *Gertrude*? »

Palmer dit quelques paroles polies en réponse à cette invitation; puis les visiteurs remontèrent dans leurs palanquins.

VII. Le bimbang.

Au centre du village du Nouveau-Drontheim, se trouvait un immense hangar, qui servait de lieu de réunion ou de *balley* aux habitants. D'ordinaire, à ces balleys, qui existent dans toutes les bourgades de Sumatra, est joint un bâtiment qui sert d'habitation temporaire aux étrangers; mais la colonie, entourée de forêts impénétrables et de montagnes escarpées, n'étant accessible que du côté de la mer, on avait jugé inutile d'ajouter au lieu de réunion cet accessoire hospitalier. Le balley du Nouveau-Drontheim consistait donc seulement, comme nous l'avons dit, en une espèce d'appentis

dont la toiture en feuilles de vacoi était soutenue par des piliers de bois façonnés. Quelques bancs composaient tout le mobilier.

Or, il était d'usage, quand un navire ami entraînait dans le port, qu'une fête, ou *bimbang*, fût donnée par la population locale à l'équipage et aux passagers de ce navire. On les invitait à se rendre au balley le soir, et là ils trouvaient tout le village assemblé pour les recevoir avec solennité. Les jeunes filles malaises, revêtues de leurs plus beaux atours, les faisaient complimenter par un vieillard expert dans l'art de bien dire, puis elles présentaient leurs boîtes de siri aux voyageurs, qui devaient en retirer le siri (bétel) et le remplacer par de petits présents selon leur générosité. Ces présents consistaient habituellement en éventails, miroirs et autres bimbeloteries d'Europe ou de Chine. Ce cérémonial accompli, le reste de la soirée était employé en divertissements de toutes sortes.

C'était donc une fête de ce genre que la population du Nouveau-Drontheim donnait à l'équipage de la *Gertrude*, le surlendemain de l'arrivée de ce navire; et à l'heure indiquée pour la réunion, le balley présentait l'aspect le plus animé.

Au dehors, c'était une de ces nuits tièdes et claires, au ciel tout diamanté d'étoiles, comme on n'en trouve que sous les tropiques. Mille sortes de mouches de feu voltigeaient dans l'air, en traçant des sillons lumineux; et des bouffées de brise apportaient par intervalles les parfums des girofliers et des cannelliers. Un calme profond régnait dans la campagne et permettait d'entendre jusqu'aux murmures faibles et lointains de la forêt.

Au dedans, l'assemblée était éclairée par un grand nombre de ces lanternes chinoises en papier de couleur qui commencent à se populariser en Europe. Suspendues en guirlandes entre les piliers qui soutenaient la toiture de feuillage, elles formaient de charmants dessins, et l'on voyait voltiger à l'entour des insectes bizarres, de superbes papillons de nuit, attirés par cet éclat inaccoutumé. Les catingangs, espèce d'harmonica composé de petits gongs qu'on frappe avec une baguette, mêlaient leurs sons doux et mélodieux aux voix des improvisateurs et des improvisatrices, qui se livraient un de ces combats de chant appelés *pantouns*. Au centre de l'assemblée, les jeunes filles malaises, avec leurs vêtements de soie brodés, leurs cercles d'or et d'argent aux bras et aux jambes, exécutaient de gracieuses danses en agitant leurs écharpes, tandis que les mères et les duègnes, assises ou accroupies autour des danseuses, formaient *tapisserie*, comme dans les pays civilisés.

Le reste de l'assemblée se divisait en groupes distincts, selon les nationalités, les couleurs, les costumes et les caractères. En première ligne on doit mentionner les soldats hollandais, tout fiers de leurs uniformes sales, rapiécés, incomplets, dont il était difficile de deviner la nuance primitive. Réunis dans un coin, ils causaient flegmatiquement de leurs canaux de la Hollande, sur lesquels on patine l'hiver, et de leurs frais petits jardins aux statues de faïence. Puis venaient des Malais au teint cuivré, à la tête enveloppée d'un madras, qui, assis par terre, excitaient deux coqs, dont les ergots étaient armés de pointes d'acier, à se battre avec acharnement. Derrière eux se tenaient de nombreux spectateurs qui avaient parié pour l'un ou pour l'autre des champions, et à chaque péripétie du combat, on enten-

daient des cris sauvages, des imprécations, des menaces dont nous ne saurions dépeindre la férocité. Plus loin, c'étaient des fumeurs d'opium, chinois et malais, qui, beaucoup plus silencieux, se livraient à leur irrésistible et dangereuse passion. Les nègres et négresses s'étaient rapprochés pour rire, chanter ou danser la chika et la bamboula; mais chacun de ces joyeux moricauds se gardait bien de se mêler aux Malais et aux Malaises, qui, en toute occasion, leur témoignaient un profond mépris à cause de la blancheur de leurs dents. Enfin, d'autres groupes bariolés étaient formés par des Hindous aux vêtements de calicot, des Javanais aux chapeaux pointus, et des marins goudronnés de la *Gertrude*, qui mâchaient du tabac ou du bétel, suivant leurs goûts particuliers.

Dans cette réunion nombreuse et un peu mêlée, se trouvaient plusieurs personnages de notre connaissance. D'abord M. le gouverneur, l'honnête major Grudmann, trônait sur une chaise de rotin au haut bout de la salle. En souverain populaire qui veut honorer ses sujets, il avait mis son uniforme le plus neuf, son chapeau le mieux galonné, et il fumait sa pipe avec une dignité plus imposante que jamais. Derrière lui plusieurs personnes lui formaient comme un cortège d'honneur; c'étaient trois ou quatre officiers subalternes de la garnison, au milieu desquels le docteur van Stetten, armé de ses grandes lunettes vertes, faisait des remarques sur la variété des races humaines. Palmer était là aussi, ainsi que le capitaine van Roer et Smith. Les véritables héros de la fête étaient Smith et le capitaine, qui avaient tenu à se montrer généreux envers les dames et demoiselles de l'endroit; jamais les boîtes de siri n'avaient reçu de plus jolis éventails, de plus magnifiques rubans, de plus brillants étuis. Cette munificence contribuait à exalter la bruyante gaieté des danseuses.

Parmi celles-ci, on admirait surtout Légère, la fille de Tueur-d'Éléphants. Lui restait accroupi au milieu des spectateurs du combat de coqs. A la vérité, son coq était blessé, comme nous le savons, et les soins de van Stetten n'avaient pu encore mettre le vaillant animal en état de reprendre le cours de ses exploits: mais Tueur-d'Éléphants pariait pour les coqs des autres, et il observait avec un intérêt extraordinaire les chances diverses de la lutte.

A l'autre extrémité du balley, dans le quartier des fumeurs d'opium, avait lieu une scène de nature différente. Au nombre de ces maniaques on ne s'étonnera pas de rencontrer le compagnon de Tueur-d'Éléphants, ce taciturne Malais que l'on appelait par excellence Fumeur-d'Opium. Il avait d'autant plus sujet de prendre part à la fête à sa manière, que les libéralités un peu forcées du doteur l'avaient enrichi le matin d'une forte provision de sa drogue favorite. Aussi avait-il profité de l'occasion pour s'enivrer en bonne compagnie. Étendu sur la terre nue, la tête appuyée sur un billot, il tenait à la main l'instrument qui lui servait à aspirer les vapeurs du dangereux narcotique. Assis à côté de lui, Yaw, le chef des Chinois de l'habitation Palmer, l'assistait avec un zèle qui ne pouvait être désintéressé, et prenait soin que le feu ne s'éteignît pas dans la pipe de son ami.

On se souvient en effet que Yaw, comme la plupart des habitants du Céleste-Empire, était lui-même passionné pour l'opium, et il ne négligeait aucune occasion de se livrer gratis à ce plaisir coûteux. Aussi

avait-il l'habitude, chaque fois que le Malais s'abandonnait à sa passion, de venir s'établir auprès de lui, de le combler de caresses, de lui rendre mille petits services. En récompense de son obséquiosité, il lui était permis de fumer, après l'opération, les résidus de la pipe; souvent même, profitant de l'espèce d'extase où finissait par tomber son compagnon, il parvenait à lui dérober quelques grains d'opium dont il se délectait à ses moments de loisir.

C'était donc l'espoir d'une pareille aubaine qui le rendait si empressé et si prévenant. Il fallait le voir se dandiner comme un énorme poussah, et ricaner d'un air niais, tandis que sa longue queue se tortillait derrière lui comme un serpent en colère! Aussi bavard, insinuant, rusé, que l'autre était brute et cruel, il lui disait d'un ton caressant :

« Yaw est ton ami; l'amitié est d'or. Yaw veillera sur toi comme la mère sur son enfant qui sommeille. Livre-toi aux délices de cette gomme divine, et puisse le ciel t'envoyer des rêves « couleur de vermillon », des rêves pleins de pagodes d'or et de thé au doux parfum! Plonge-toi dans l'extase qui rend le pauvre égal au puissant mandarin, qui calme la douleur de celui qui souffre, et qui fait que la vie s'épanouit comme une fleur au soleil. »

Ces belles choses, débitées moitié en chinois, moitié en patois du pays, étaient perdues sans doute pour le stupide maniaque, qui ressentait déjà les premières impressions de l'ivresse; mais elles l'endormaient, comme une chanson de nourrice endort le nourrisson qui ne peut la comprendre. Yaw ne s'impatiait pas; toujours attentif et souriant, il entretenait le feu de la pipe, prenait soin qu'une dose d'opium succédât à l'autre, et disait en se balançant avec la régularité d'un magot à ressort :

« L'homme qui a un ami est un homme heureux! »

En attendant, il recueillait avec de grandes précautions les parties imparfaitement brûlées de la drogue chérie, et observait « son ami » du coin de son œil bridé, pour reconnaître le moment où le Malais n'aurait plus conscience de lui-même; mais Fumeur était habitué de longue date à l'opium, et une haute dose était nécessaire pour l'enivrer. D'ailleurs ces vapeurs nauséabondes ne produisaient pas sur lui l'extase paisible que le Chinois comptait y trouver; au contraire, plus il subissait l'action soporifique, plus son visage de cuivre jaune se crispait d'une manière convulsive, plus son œil devenait dur, fixe, et s'injectait de sang.

Cependant Yaw crut bientôt reconnaître à des signes certains que le fumeur était complètement ivre. Alors, sans interrompre ses cajoleries, il alla chercher dans le sarong du Malais la boîte d'écorce qui contenait la provision d'opium, l'ouvrit, et en plaça une nouvelle prise sur le feu de la pipe. Comme décidément son camarade n'avait plus la force d'aspirer, il fourra la boîte dans ses propres vêtements et porta la pipe à ses lèvres. Il ne cessait de se dandiner, de ricaner, et pendant que sa longue queue sautait de droite et de gauche, à chaque mouvement de sa tête rasée, il répétait d'un air satisfait :

« L'amitié est d'or. C'est mon tour à présent! « L'ami « doit partager tout ce qu'il possède avec son ami. » Je tiens cette sentence de mon arrière-cousin, le mandarin à bouton de cristal, qui possédait plusieurs jardins près de Canton. »

Il se mit à fumer avec activité, afin de se trouver le plus promptement possible dans l'état où se trouvait son cher Pylade, et il ne remarquait pas à ses côtés un autre Chinois, son inférieur, qui l'épiait pour lui jouer peut-être le même tour quand le moment serait venu.

Il ne remarquait pas non plus, à mesure qu'il se plongeait sans bourse délier dans l'extase tant désirée, que Fumeur-d'Opium le regardait de son œil fixe et

menaçant, et que la main tremblante du Malais cherchait à tâtons le criss passé dans sa ceinture; la satisfaction de sa passion dominante faisait oublier à Yaw sa prudence et sa poltronnerie habituelles.

Tout à coup Fumeur poussa un cri rauque, assez semblable au rugissement du tigre de la forêt; et par un mouvement frénétique, il se dressa sur son séant; son ivresse incomplète lui avait permis de reconnaître



G. PERRICHON.

On admirait surtout Légère. (Page 283, col. 1.)

l'indigne abus de confiance dont il venait d'être victime, et un accès de fureur avait fini par vaincre l'engourdissement qui s'était emparé de tous ses membres. Il se jeta sur Yaw, son criss à la main, et bien prit au Chinois d'avoir conservé sa présence d'esprit et son agilité, car il n'eût plus jamais trompé personne. Prompt comme l'éclair, il sauta de côté, tandis que Fumeur-d'Opium, entraîné par son élan, tombait de

toute sa longueur sur le sol et enfonçait profondément dans la terre la lame de son terrible poignard.

Une vive alarme se propagea dans l'assemblée.

« Il est *amokspower* (frénétique), dit une voix.

— Oui, oui, il est *amokspower* ! » répéta-t-on de toutes parts.

Aussitôt les femmes s'enfuirent; la partie pusillanime de l'assistance, c'est-à-dire les nègres et les Chi-

nois, se disposa à imiter les femmes, tandis qu'au contraire les soldats hollandais tiraient leurs sabres et se mettaient en défense.

Pour faire bien comprendre la portée de ce mot : « il est *amokspower* ! » nous rappellerons que les Malais, fumeurs d'opium, sont sujets à des accès de frénésie pendant lesquels ils attaquent et tuent tous ceux qui les approchent.

Aussi n'avait-on aucun doute que tel fût le cas de Fumeur en ce moment. Il avait attaqué Yaw à l'improviste, et le coquin de Chinois poussait des clameurs si extravagantes en se démenant par terre, qu'on pouvait croire qu'il avait été frappé à mort. On s'attendait maintenant à voir le maniaque se relever et charger tous les assistants inoffensifs. C'était pour cela que les soldats hollandais, habitués à de pareilles scènes, mettaient le sabre à la main, pendant que le gros de l'assemblée s'enfuyait en désordre. Un cercle de lames nues se forma rapidement autour du Malais renversé.

Le gouverneur n'avait pas bougé de son trône de rotin, et continuait de fumer sa pipe avec tout le flegme batave. Comme les soldats se retournaient vers lui pour demander ses ordres :

« Tuez-le, » dit-il tranquillement.

Le major Grudmann était pourtant un excellent homme ; mais, endurci par l'exercice du pouvoir absolu dans ces contrées sauvages, il considérait un Malais ivre d'opium comme un buffle échappé ou un serpent venimeux.

Les soldats, avec le même sang-froid, allaient exécuter le commandement de leur chef, quand un homme, s'élançant dans le cercle, écarta les sabres avec un incroyable mépris du danger. C'était Tueur-d'Éléphants qui accourait au secours de son compatriote, moins peut-être par affection pour lui que par haine des Européens qui allaient frapper un Malais.

« Le Fumeur n'est pas *amokspower*, s'écria-t-il ; mais il a été insulté, volé par ce Chinois maudit. Il se venge, il fait bien... Ne le touchez pas. »

Il désignait Yaw, qui venait de se relever sans blessures et s'enfuyait à toutes jambes, tandis que Fumeur-d'Opium, incapable de l'imiter, s'agitait par terre en poussant de sourds rugissements.

Les soldats regardèrent de nouveau Grudmann.

« Eh bien donc ! s'il n'est pas dangereux, laissez-le, » dit le major en haussant les épaules.

Les Hollandais se retirèrent impassiblement. Tueur-d'Éléphants s'accroupit auprès de son compagnon, lui enleva son criss par mesure de précaution ; puis, l'enveloppant lui-même dans la toile de son sarong, afin de le mettre dans l'im-

possibilité de nuire, il l'emporta hors du balley.

Cinq minutes après, l'assemblée rassurée reprenait les chants, les danses et les conversations interrompus.

Cet incident avait produit une certaine sensation parmi les Européens groupés autour du gouverneur. Smith dit à haute voix en souriant :

« Voilà un bel échantillon des mœurs de ce pays ! Ma foi ! monsieur le major, je ne vous félicite pas sur l'exquise civilisation de vos administrés !

— Bah ! c'est peu de chose, dit le gouverneur ; il se passe ici souvent des faits bien autrement graves, et j'ai besoin de quelque fermeté pour maintenir l'ordre. Du reste, j'aurais dû en finir depuis longtemps avec ces deux Malais intraitables ; mais, comme ils appartiennent à M. Palmer, je me suis montré indulgent par considération

pour lui et je ne les ai pas chassés de la colonie.

— Je vous rends grâce, monsieur le major, répliqua Palmer ; quant à moi, je n'ai pas encore eu de motif suffisant pour les congédier. Fumeur-d'Opium n'est habituellement qu'une espèce de brute inoffensive, et il suffit à sa tâche qui consiste à conduire les buffles



[Assis à côté, Yaw l'assistait. (Page 283, col. 1.)]



Prompt comme l'éclair, Yaw sauta de côté. (Page 284, col. 1.)

au pâturage. Tueur-d'Éléphants passe pour le meilleur chasseur de la colonie. »

Palmer était impatient de revoir sa femme qu'il avait laissée un peu souffrante, il quitta le bailey; le gouverneur s'en alla un peu après, mais fut bientôt obligé d'y rentrer, pour rétablir l'ordre troublé de nouveau. Un matelot et un Malais, s'étant pris de querelle, en étaient venus aux mains, et le Malais avait tiré son criss. Le gouverneur l'envoya en prison, et l'ordre se rétablit.

Quant à Palmer, il continua de se diriger vers son habitation.

Les maisons de la colonie étaient abritées par de grands arbres, formant des touffes non interrompues

de feuillage jusqu'à la forêt. Sous ces arbres régnait, à cette heure de la nuit, une obscurité à peine combattue par une faible et lointaine lueur qui provenait de la salle de danse. Cependant le colon s'avancait sans hésitation vers l'avenue de tamarins, quand un effroyable hurlement, bientôt suivi d'un coup sourd, comme celui d'une hache qui frappe un tronc d'arbre, retentit à quelque distance. Richard s'arrêta tout à coup.

« Qu'y a-t-il? qui va là? » demanda-t-il dans cette langue commune aux habitants de la colonie.

On ne répondit pas; mais à une place où les arbres étaient moins serrés, il entrevit un homme de grande taille, qui se tenait immobile, un bâton à la main.

« Qui va là? » répéta Richard avec plus de force.



Un matelot et un Malais en étaient venus aux mains. (Page 286, col. 1.)

Une espèce de grognement, d'un caractère étrange; lui répondit cette fois; mais l'homme au bâton disparut, et tout redevint calme.

« Bah! dit Palmer après avoir attendu un instant, c'est sans doute quelque Chinois en goguette ou quelque nègre ivre de cava. »

Il se remit en marche, et n'entendit plus jusqu'à sa demeure que les sons éloignés des flûtes malaises et des catingans, qui arrivaient par intervalles jusqu'à lui, apportés par la brise de mer.

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LES GLACIERS.

On nomme glaciers ces amas de glaces éternelles qui se forment et se conservent dans les vallées et sur les pentes des hautes montagnes. L'origine de ces glaciers s'explique facilement. Il s'accumule une immense quantité de neige dans le fond des hautes vallées des Alpes, pendant l'été il pleut sur cette neige, et d'autres neiges y tombent du haut des montagnes sous la forme d'avalanches. Ces grands amas de neige, qui n'ont pu être dissous par la chaleur de l'été, mais qui n'en sont pas moins abreuvés des eaux des autres neiges fondues et des pluies, se gèlent pendant l'hiver, et forment

ces magnifiques glaciers dont la vue étonne et ravit tout à la fois.

Les plus considérables, tant pour l'étendue que pour la profondeur, sont ceux qui occupent les grandes vallées. Celui des *bois*, dans la vallée de Chamouni, et celui de *Grindelwald* qu'on regarde comme le grand réservoir d'où sortent les eaux du Rhône et du Rhin, sont les plus remarquables par leur grandeur. Le premier a cinq lieues de long, sans aucune interruption, et le second quinze. Ceux des *buissons*, de *l'Argentière*, de *Griès*, etc., viennent ensuite. L'épaisseur ou la profondeur de ces amas de neige varie suivant les lieux. Elle est ordinairement de quatre-vingts pieds dans le glacier des *bois*.

Les voyageurs qui sont obligés de traverser cet amas de glaces, qui est presque toujours couvert de neiges irrégulièrement amoncées, risquent d'être engloutis dans les fentes et d'y périr misérablement.

On ne peut mieux comparer la surface des glaciers qu'aux flots de la mer, qu'une gelée soudaine aurait fait prendre. Qu'on se figure des masses de glaces couronnées d'autres masses de neige, et s'élevant, sous mille formes bizarres, entre les rochers de granit noir. Ici ce sont des pyramides, là des festons, plus haut des tours, et, plus bas, des blocs énormes qui n'attendent que l'impulsion de nouvelles masses pour se précipiter dans les vallées plus profondes. L'air qu'on respire dans ces vastes solitudes, le silence profond et solennel qui y règne, et qui n'est interrompu que par le bruit des masses de rochers qui se détachent des montagnes et qui roulent avec un fracas épouvantable, la réflexion des rayons du soleil sur ces blocs de diamant, tout cela fait sur l'âme une impression extraordinaire.

A l'extrémité inférieure des grands glaciers et le long de leurs bords, on trouve de grands amas de sable et de débris qui proviennent des éboulements des montagnes qui les dominent. Il arrive même souvent que ces glaciers sont encaissés dans toute leur longueur par des espèces de parapets composés des mêmes débris, et auxquels on a donné le nom de *moraine du glacier*. On voit aussi des monceaux de pierres dans le milieu des vallées de glace, et à une si grande distance de leurs bords, qu'on a peine à concevoir comment ils peuvent y être arrivés. Il y en a qui s'élèvent à trente ou quarante pieds au-dessus de la surface du glacier. Les savants ne sont pas d'accord sur la manière dont se forment ces monceaux. Les habitants du pays disent que ce sont les glaces elles-mêmes qui poussent en haut et chassent les pierres à la surface, ce qui n'est pas tout à fait invraisemblable. Car la base de ces pierres se trouvant chaque jour humectée, soit par les pluies, soit par les vapeurs de l'atmosphère, et congelée ensuite par le froid du matin, le volume de la glace augmente nécessairement, de manière à soulever la pierre qui la couvre.

Un spectacle aussi imposant que magnifique est celui des glaces d'un glacier situé sur le bord d'un roc escarpé, qui tombent dans un précipice et roulent, comme un torrent, jusqu'au bas de la montagne. Indépendamment de ce mouvement, les glaciers en manifestent un autre, en chassant devant eux les terres et les pierres accumulées au devant de leur partie inférieure. Cet effet est plus commun en été qu'en hiver. Il est prudent, lorsqu'on voyage dans ces contrées, de prendre garde d'en être la victime; car Saussure rap-

porte à cette occasion que, tandis qu'il passait, au mois de juillet, avec un guide, au-dessous d'un glacier très-élevé, un bloc de granit à peu près cubique, et de plus de quarante pieds en tous sens, qui était au bas du glacier, s'ébranla, glissa et fondit en bondissant sur une forêt dans laquelle il fit un épouvantable dégât.

L'opinion vulgaire est que les glaciers croissent pendant sept ans, et que, pendant les sept années suivantes, ils décroissent pour revenir à leur premier point. Cette opinion a probablement pris sa source dans l'observation qu'on a faite que, de temps à autre, il se forme des glaciers dans les places où on ne se souvient pas d'en avoir jamais vu. Mais comme on a aussi remarqué qu'il y a des glaciers permanents, on doit en conclure qu'il existe des compensations au moyen desquelles les glaces perdent, dans certains endroits, ce qu'elles gagnent dans d'autres.

Quant aux glaciers qui ne sont pas renfermés dans des vallées, leur origine est à peu près la même que celle de ceux que nous venons de décrire. Tantôt ils la doivent à une avalanche de neige qui s'est arrêtée sur des rocaillies, et tantôt à la neige elle-même qui, lorsqu'elle tombe du ciel, s'accumule longtemps le long des montagnes qui ont peu de pente, et qui ensuite, pénétrée par les pluies, se convertit en glace. Les hautes cimes des montagnes, quoique couvertes de neige, n'offrent jamais de glaciers. P.

BONNE MÉMOIRE.

Mithridate, qui comptait sous sa domination vingt-deux nations différentes, les haranguait chacune dans sa langue, et appelait tous ses soldats chacun par son nom; tant il avait bien cultivé sa mémoire.

On raconte la même chose de Cyrus, roi de Perse, de Scipion l'Asiatique et de l'empereur Adrien.

Le roi Louis XIII avait une mémoire excellente, parce qu'il avait grand soin de la cultiver. L'armée française avait eu ordre de se rassembler dans la plaine de Saint-Maurice; quoiqu'on y eût campé l'année précédente, on ne se souvenait plus de sa situation ni des chemins qu'il fallait prendre pour y arriver. Le roi prit une plume et traça lui-même une carte du pays avec tant d'exactitude, que l'on y trouvait jusqu'aux moindres particularités: aucun des noms n'était sorti de sa mémoire. X.

LES TABLEAUX DE PROTOGÈNE.

ANECDOTE.

Le fameux Apelle se plaisait à rendre justice au mérite des grands peintres, ses rivaux. Il alla à Rhodes, uniquement pour faire connaissance avec Protogène, et apprit avec surprise que ce grand artiste ne jouissait pas dans Rhodes de toute l'estime due à son génie. Il lui demanda combien il vendait ses plus grands tableaux aux Rhodiens, ses compatriotes.

« Environ un talent, » répondit Protogène.

« Et moi, reprit Apelle, je vous offre cinquante talents pour chacun; je les prendrai tous à ce prix, et je ne serai point en peine de m'en défaire, car je les vendrai comme étant de moi. »

Cette offre fit ouvrir les yeux aux Rhodiens sur le mérite de leur peintre, et, dès ce moment, ils achetèrent ses chefs-d'œuvre au prix qu'ils valaient. X.

LE ROI DAGOBERT (SUITE).

Du bon roi Dagobert
La perruque était de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre perruquier
Vous a mal coiffé.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Je prends ta tignasse pour moi. »

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Il faut du savon
Pour votre menton.
— C'est vrai, lui dit le roi;
As-tu deux sous? prête-les moi. »



Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Est bien essoufflé.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Un lapin courait après moi. »